

Hervé Trolonge

« J'ai eu peur de m'oublier... »¹

Lorsque Helena m'a demandé de participer à cette soirée, j'ai pensé lui proposer comme possible réflexion clinique ce autour de quoi j'étais alors en train de tourner, soit la première proposition avancée alors comme thème du colloque de l'E.P.S.F. en mars 2002 : chercher. On n'en était pas encore au titre définitif. Au même moment se mettait en place un cartel auquel je participais, entre le midi et Paris : « chercher, le *forschen* freudien ».

Pour ma part, je n'avais que des questions encore non formulées sur la répétition, la remémoration, le désir de savoir ; c'est alors que l'oubli a soudain fait irruption dans ces questions, puisqu'en fait c'était prendre la remémoration sur son autre versant. L'oubli donc, si étroitement lié, intriqué à la mémoire : « je ne sais plus qui je suis », comme le chante si bien Jeanne Moreau sur le texte de Cyrus Bassiak « j'ai la mémoire qui flanche » : quand on oublie « la couleur de ses yeux... là où il habitait... voire même son nom », il reste quand même quelque chose, un « p'tit air », celui qu'il chantait et que maintenant elle fredonne tous les matins.

Dans cette cure commencée depuis un temps – certain –, un homme de quarante ans s'est montré très vite pris dans les filets d'une répétition problématique pour l'avancée de son travail. Je reprendrai ses propres propos que je laisserai entrecoupés des quelques associations qui ont su me venir en même temps.

Il arrive à une séance, s'allonge et dit après un bref silence : « j'ai eu peur de m'oublier... C'est étrange, mais en venant jusqu'ici, dans le métro, j'ai eu peur de m'oublier ! » Silence pendant lequel me viennent, pêle-mêle, à l'esprit : il a peur que quelque chose lui échappe. Puis je me souviens qu'à la séance précédente il parlait d'une histoire d'amour impossible avec une femme qui ne lui convenait pas. Je pense donc à l'amour et, comme en ce moment je lis Bérénice de Racine (pour un travail en institution dans un groupe théâtre), c'est à l'amour impossible, la

¹ Intervention faite à la soirée clinique du 14 février 2002.

passion, la tragédie que je pense. Plus tard, après la séance j'irai rechercher le vers de Titus que cela m'évoquait :

Que dis-je ? En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie et se souvient seulement qu'il vous aime.

Je reviens à la phrase de mon patient pour me dire : peut-être que son « j'ai eu peur de m'oublier » est en rapport avec la perception d'un gargouillement dans son ventre, sa peur se muant alors en angoisse, l'angoisse qui est, dit Lacan à Rome le 1^{er} novembre 1974 dans *La Troisième* « le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps ».

Pour Freud, l'oubli est un « élément de doute à l'égard d'une position de la réalité »². À quoi ce patient fait-il allusion et sur quoi rejette-t-il son angoisse d'avoir eu peur de s'oublier en venant à cette séance ? Il a dit, en redoublant son affirmation : « c'est étrange ». C'est un sentiment d'étrangeté qui lui vient donc dans ce moment. Est-ce la peur que son corps ne le lâche (s'oublie), ne lui réponde plus ? Se trouve-t-il alors brusquement du côté de l'agi malgré lui, comme un acte manqué ? Ou est-il en proie à une hallucination corporelle, avec cette part de la réalité qui tout à coup lui apparaît comme étrangère ? Ou bien même se trouve-t-il confronté à un accès de dépersonnalisation, une partie du moi apparaissant brusquement comme étrange au sujet ? Ce phénomène dont il est l'objet soudainement dans le métro veut éloigner quelque chose, nier quelque chose.

Si la levée de l'oubli risque de faire revenir un trauma premier en rapport avec la mise en place de la pulsion, ici la pulsion anale (il a eu sans doute peur de perdre le contrôle de ses sphincters), c'est par la levée de l'oubli que peut prendre fin le système de répétition dans lequel ce patient s'est enlqué : en effet, il ne fait ainsi que nourrir son symptôme, lui donnant lui-même consistance et continuité d'existence. À propos de ce symptôme, ou de ces manifestations symptomatiques, je dirai en résumé qu'il s'agit d'une inhibition qui l'envahit dans toutes ses activités et peut s'exprimer ainsi : « ai-je fait le bon choix ? » ; c'est-à-dire qu'il a toujours à se mesurer à une perfection qu'il ne pourra jamais approcher, d'où son sentiment permanent de manque douloureux. En effet, il y a et il y aura toujours quelque chose de mieux que ce qu'il choisit, qu'il s'agisse d'un

² S. Freud, « un trouble de mémoire sur l'Acropole (lettre à Romain Rolland) » [1936], *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 226.

appartement, d'un meuble, d'un CD (et les vendeurs des différentes FNAC de Paris doivent le reconnaître : c'est l'échangeur de versions, jamais satisfait ; tel air de soprano est moins bien interprété par « machine », tel accompagnement est mieux avec « truc », telle prise de son, etc.). J'arrête là. Une femme, c'est encore beaucoup plus difficile à choisir !

Nous en étions donc à l'oubli, à « s'oublier ». Le Littré à ce sujet ne nous dit guère plus que : « l'oubli, c'est la porte du souvenir ». L'oubli, nous rappelle également Littré, c'est aussi ce fleuve des enfers le léthé dans lequel les morts, les ombres devaient boire pour oublier leur passé et pouvoir ainsi entrer de nouveau dans un autre corps et revoir le jour. S'oublier, verbe réflexif, c'est : « – perdre le souvenir de soi-même, – ne plus penser à ce que l'on fait, – faire, sans s'en apercevoir, – ne plus songer à (au XVII^e siècle) ».

Or, « dans l'inconscient rien ne finit, rien ne passe, rien n'est oublié »³ écrit Freud en 1901 et il poursuit en expliquant que le travail analytique n'aura d'autre démarche que de retrouver ce qui a été oublié : « soumettre l'inconscient au préconscient »⁴. L'oubli prend et grignote sur les « représentations ayant perdu leur efficacité affective »⁵. L'oubli, précise Freud, est à reconnaître au même titre que le lapsus, l'acte manqué et même le souvenir-écran, donc comme formation de l'inconscient ; comme pour le lapsus et les actes manqués, il faut un tiers pour en prendre conscience. Il en parle aussi comme des actes tels que égarer, perdre. Cet oubli temporaire, dit-il, est un principe de défense contre le déplaisir. Dans *L'homme Moïse...*, en 1939, il écrira que « Le moi se défend contre le danger en utilisant le phénomène de refoulement, l'émoi pulsionnel est, d'une manière quelconque, entravé et l'incitation ainsi que les perceptions et les représentations concomitantes sont oubliées »⁶.

En ce qui concerne la répétition, l'article de Freud de 1914 souligne surtout deux éléments : la répétition est la manière de se souvenir et « c'est dans le maniement du transfert que l'on trouve le principal moyen d'enrayer l'automatisme de répétition et de le transformer en une raison de se souvenir »⁷. Dans « La direction de la cure »⁸, Lacan écrit que la

³ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1973, p. 491.

⁴ *Ibidem*, souligné par l'auteur.

⁵ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, P.U.F., 1956, p. 6.

⁶ S. Freud, *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1948, p. 170.

⁷ S. Freud, « Remémoration, répétition et élaboration », *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F., 1953, p. 113.

compulsion de répétition fait que le symptôme repousse « comme une herbe folle »⁹ et il précise que l'on « ne guérit pas parce qu'on se remémore » mais qu'on « se remémore parce qu'on guérit »¹⁰. Il n'y a donc pas réversibilité de remémoration à répétition, elles ne sont pas commutatives¹¹.

Dans cette cure, je m'étais demandé jusqu'alors comment l'acte psychanalytique parviendrait à interrompre cette répétition, comment il pourrait se produire une coupure dans ce discours-courant (comme le nomme Lacan) qui ne fait que, séance après séance, reprendre un même questionnement sur ce difficile et permanent choix à faire, et comment voir remonter les traces de souvenirs avec lesquelles le sujet s'est constitué.

Le patient poursuit dans cette même séance : « d'ailleurs, la dernière fois que je suis venu, je sais que j'ai parlé de cette femme, A., et tout à coup j'ai eu l'impression de sentir une odeur désagréable dans cette pièce et je me suis demandé alors si vous, vous ne vous étiez pas oublié. » Fort heureusement, il poursuit immédiatement en racontant un rêve fait la nuit précédente : il est dans une grande pièce, tout seul, et il est pris d'une envie aussi soudaine qu'irrépressible de déféquer ; il regarde autour de lui et ne voit rien pour se cacher du regard de qui pourrait entrer ; il y a juste un rideau qui pend contre un mur et il essaie de se mettre derrière. Il a peur que son père n'entre dans la pièce. Il se réveille. Sur ma demande au sujet de sa peur, très vite il associe : « ce qui serait terrible, en réalité, pour mon père, ce n'est pas de me voir me cacher ainsi, mais ce serait de le tromper... » Silence. « Oui, de coucher avec ma mère. » Silence. « Je me sentirais soulagé si je ne l'avais que rêvé et que je n'en aie aucun souvenir concret. » Son souhait d'oublier porte-t-il sur le contenu de son rêve (cherche-t-il à se cacher parce que son père pourrait le voir ?) ou sur son commentaire quant à son attirance et sa peur de l'inceste ? Il conclura ainsi pour cette fois : « Peut-être que cela ne s'est jamais fait et que ce n'était pas mon désir. »

⁸ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ Cf. J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, leçon du 29 janvier 1964, p. 40 : « Ce n'est pas la même chose de commencer par la remémoration pour avoir affaire aux résistances de la répétition, ou de commencer par la répétition pour avoir une amorce de la remémoration ».

Dans cette séance, il me semble qu'enfin quelque chose du transfert apparaît avec force dans son « j'ai pensé que vous, vous vous étiez oublié » et c'est donc dans les miasmes des mauvaises odeurs que quelque chose de refoulé, le désir infantile pour la mère, va pouvoir réapparaître et enfin se dire ; et dans cette remémoration, un *savoir*, jusque-là inconscient, redevient conscient ; à ce moment-là nous étions peut-être arrivés à une rupture, une coupure dans cette longue série des répétitions.

Dans un article très clair, Christian Fierens fait bien la distinction entre le vœu, le souhait, le *Wunsch* freudien et le désir lacanien¹².

Dans cet exemple clinique auquel je me réfère, le souhait, le vœu apparaît bien dans la formulation « j'ai eu peur de m'oublier » et, ensuite, le désir à son tour apparaît avec la sensation que ces idées sur sa mère ne se soient jamais formulées à lui. Le souhait, comme le dit C. Fierens, « serait-il le vouloir d'un objet précis ? »¹³ alors que le désir chez Lacan « court sans cesse après un objet évanescent ». Il y aurait là possibilité de disparition du sujet au profit d'une question, le sujet devient cette question : « est-ce que je ne vais pas m'oublier ? » avec laquelle il chute.

En suivant le commentaire que fait Lacan du rêve du père mort¹⁴, où il nous dit que Freud fait du « selon son vœu », du rêveur, un signifiant, on peut donc penser comme Lacan que « [...] un certain signifiant va être désigné comme produit par ce manque », ce qui aura pour effet de ramener le sujet à une signification infantile, jusque-là oubliée, *signification infantile* de *vœu de mort*, sur le père (chez ce patient) ou de vœu d'amour incestueux avec la mère. Dans ce moment très particulier où le sujet pense « j'ai peur de m'oublier », il s'agit d'une élision du sujet lui-même, comme s'il s'escamotait lui-même : cette élision produit un « effet de signifié »¹⁵, dira Lacan ; c'est cette disparition précisément qui fera existence, qui fera trace.

Ce « j'ai eu peur de m'oublier » est aussi une manière de dénégation, mode utilisé pour opérer cette élision, à côté de la forclusion et du refoulement¹⁶. C'est parce qu'il peut enfin « s'oublier » que la remémoration va reprendre sa place et que le sujet va se constituer lui-

¹² C. Fierens, « Rêve freudien, rêve lacanien », *Carnets de l'E.P.S.F.*, n° 37, novembre-décembre 2001.

¹³ *Ibidem.*

¹⁴ J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, leçon du 26 novembre 1958, inédit.

¹⁵ *Ibidem.*

¹⁶ *Ibidem.*

même comme « ne sachant pas »¹⁷ et c'est de là, et de là seulement, que le savoir inconscient non su pourra apparaître et se symboliser dans le temps de la cure. L'oubli, « cette pointe brisée de l'épée de la mémoire »¹⁸, est en fait de l'énonciation, la brisure étant le morceau qui choit sans retour. Je renvoie ici à un article de Solal Rabinovitch dans lequel elle fait la distinction entre oubli et refoulement : « le refoulement constitue l'écrit » alors que « L'oubli est autre chose : il n'est pas lié à l'écrit, mais à l'énonciation d'un sujet, en tant qu'elle redouble, chaque fois, son élision originelle [...] L'oubli est un *savoir-faire*¹⁹ avec le point d'impossible du savoir qui nous sauve de l'horreur du savoir »²⁰.

En guise de conclusion, je rappellerai deux choses :

– En 1922, dans l'épilogue de son analyse du petit Hans, Freud, à propos de ce beau jeune homme de 19 ans qu'il voit arriver, écrit : « Lorsqu'il en vint à son histoire [...], il ne se reconnaissait pas et ne pouvait se souvenir de rien [...] l'analyse n'avait pas préservé l'avènement de l'amnésie, mais [elle] en était devenue elle-même la proie ».²¹

– Ce moment d'émotion intense que Freud nous apporte là et dont Lacan fera le commentaire suivant : « Ce je ne me souviens plus de rien de tout cela du petit Hans est un moment d'*aliénation* essentielle [...] les tours et détours du signifiant qui se sont révélés salutaires [...] s'ils ont opéré c'est à partir de ceci, non pas que le petit Hans a oublié, mais qu'il s'est oublié »²². Qu'est-ce que ce moment d'« aliénation » ? Le stigmaté, comme le dit Lacan, de « l'inachèvement » de la psychanalyse de Hans ? Ou est-ce ce point de résistance, non analysé, qui est marqué justement par ce « s'est oublié » ? « S'oublier », ne serait-il pas le prix à payer dans la cure pour gagner un savoir nouveau, un savoir qui mènerait à la guérison ?

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits, op. cit.*, p. 447.

¹⁹ C'est nous qui soulignons.

²⁰ Solal Rabinovitch, « La passe ou le déjà du réel », *Cahiers de lectures freudiennes*, n° 17 « Intension et extension de la psychanalyse », Paris, Lysimaque, 1999.

²¹ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., p. 198.

²² J. Lacan, Séminaire IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, leçon du 26 juin 1957, p. 408.

Je terminerai sur ce qu'a pu nous laisser de son analyse Georges Pérec dans un joli petit texte : « Pendant quatre ans [...] j'ai fait une analyse. Elle était à peine terminée que le désir de dire, ou plus précisément d'écrire, ce qui avait eu lieu m'assaillit [...] la ruse c'est ce qui contourne mais comment contourner la ruse ? [...] la psychanalyse ne ressemble pas vraiment aux publicités pour chauves : il n'y a pas eu un "avant" et un "après". Il y a eu un présent de l'analyse, un "ici et maintenant" qui a commencé, a duré, s'est achevé. »²³

²³ G. Pérec, « Les lieux d'une ruse », *Penser-classer*, Paris, Hachette, 1985.